

LA BRULE-GUEULE

Seconde partie de VŒU DE HAINE, par Ernest Capendu

I

LA PALAISE.

Rien n'est plus poétique, plus grandiose, plus sauvagement beau que ces points de vue fantastiques et inattendus que nous offre le parcours des falaises dans cette partie de la Bretagne. Là on peut passer des heures, des journées, des mois entiers, sans entendre d'autre bruit que celui de la vague ou le cri de l'oiseau marin, sans voir autre chose que le soleil se levant et se couchant sur les flots ou parfois une voile rasant la mer à l'horizon comme un goéland égaré. Rien au monde ne saurait rendre la majestueuse tristesse d'un tel spectacle.

Le sommet des falaises possède une trace à l'usage des chèvres et des pâtres, trace que parcourent rarement les voyageurs, car elle n'est praticable que pour les gens qui ont le pied sûr et ne sont pas sujets au vertige.

Les deux hommes s'étaient remis en marche, suivant cette trace, se dirigeant vers l'ouest. Ils longeaient alors la côte nord de la baie de Douarnenez, mais les accidents constants de terrain obstruaient à chaque instant la vue, et si l'œil pouvait se plonger sur le fond de la baie, il lui était impossible d'explorer la haute mer, dont on entendait le mugissement, mais qu'on ne voyait pas.

—A quelle heure serons-nous à Crozon ? dit l'homme au costume rustique.

—A huit heures environ. Nous avons à peu près trois heures de marche, car ce sentier de la crête des falaises nous allonge au moins d'une heure et demie. Mais maintenant que nous l'avons pris, il faut le suivre.

—Oui, car je tiens à explorer la côte. Cependant cela me contrarie d'arriver aussi tard à Crozon.

—Pourquoi ?

—Parce que je voulais me mettre en communication immédiate avec l'amiral anglais.

—Nous pourrions le faire. Quelque obscure que soit la nuit, les navires de la flotte anglaise apercevront nos signaux.

—Avez-vous fait prévenir Yvanec ?

—Inutile. Il est toujours prêt à agir.

—Ainsi vous êtes certain que nous le trouverons à la ferme ?

—Parfaitement certain. Il ne s'absentera pas avant d'avoir reçu permission. Oh ! cette partie de la Bretagne est bien organisée, je vous le jure !

—Je connais votre dévouement à la cause de notre roi, mon cher d'Almoy, dit Poulpadec avec un sourire bienveillant, et je suis certain que cette presqu'île du Camaret est admirablement disposée, mais... voyez cependant ce qui vient d'arriver !... La mort subite de Yan-Bras et ce Philopen...

—Encore cet homme !

—Que voulez-vous ! Je prétends que chacun de nous a de l'instinct à côté de l'intelligence, et cet instinct me dit que Philopen est un ennemi dangereux, comme l'instinct dit au lièvre que le chasseur a un fusil qui porte loin. Enfin, revenons au but de notre excursion : il faut qu'Yvanec me conduise cette nuit à bord du navire amiral et qu'il nous procure assez de canots et de barques de pêche pour transporter cette nuit à terre l'argent, les munitions et les armes que nous envoie l'Angleterre.

—Yvanec nous procurera tout ce qu'il nous faut. D'ailleurs nous sommes en toute sûreté ici, et si nous n'avons pas terminé le déchargement complet cette nuit, nous l'achèverons la nuit prochaine.

Poulpadec fit un geste négatif.

—Il faut que tout soit terminé cette nuit, dit-il. Demain, il ne serait plus temps.

—Pourquoi ?

—Parce que le convoi du général Hartly, que nous devons arrêter, est entré à Brest, parce qu'à cette heure le commandant de Brest a à sa disposition tout ce qu'il lui faut pour or-

ganiser des batteries sur les côtes, et que, d'après des renseignements certains que j'ai pu obtenir, dès demain, des détachements de grenadiers et d'artilleurs seront repartis sur le littoral, depuis l'entrée des passes de la baie de Douarnenez jusqu'au Goulet, depuis le cap de la Chèvre jusqu'à Roscanvel. Ces batteries sont destinées à maintenir les navires du blocus loin des côtes et à les empêcher de tenter des débarquements. Or vous comprenez, mon cher, que dès qu'il y aura des postes établis sur les falaises, et cela aura lieu demain, il sera sinon impossible, au moins extrêmement difficile, même avant l'organisation des batteries, d'avoir des communications assez suivies avec la flotte anglaise pour débarquer en sécurité trois millions en numéraire, douze mille sabres et huit mille fusils avec des barils de poudre. Tenter l'aventure dans ce cas serait compromettre l'issue de l'entreprise, et Dieu sait si nous avons besoin de cet argent et de ces armes ! Vous voyez bien, mon cher d'Almoy, qu'il est urgent que nous opérions ce débarquement cette nuit.

D'Almoy regarda fixement son compagnon :

—Est-ce donc pour cela que vous êtes venu dans le pays ?

—Pour cela, sans doute, et pour savoir aussi ce qu'était devenu Yan-Bras, car le silence et l'inaction de Cadoudal et de Bourmont me causaient les plus mortelles inquiétudes ; mais j'aurais pu avoir des renseignements à Châteaullin, et j'avoue que c'est surtout pour faire opérer ce débarquement que je vous ai donné rendez-vous à Plouenez, en vous priant de faire prévenir les gars de Crozon.

—Jusqu'ici, vous ne m'aviez parlé ni de l'impérieuse nécessité de ce débarquement ni de son importance ! dit d'Almoy avec un pincement de lèvres indiquant l'impression pénible qu'il ressentait.

Poulpadec sourit finement.

—Très cher, dit-il, les secrets importants en matière politique ne doivent jamais être confiés qu'alors qu'on n'a plus rien à redouter. D'ici à la ferme de Crozon, nous ne rencontrerons pas un village, pas une maison et probablement pas un homme ; donc mon secret ne saurait être ébruité.

—Pas un homme ! dit en souriant d'Almoy ; et qu'est-ce donc que cela, je vous prie ?

Il étendit la main en désignant un point de la falaise qui venait d'apparaître tout à coup derrière un bouquet de genêts. Poulpadec saisit le bras de son compagnon.

—Silence ! dit-il. Courbez-vous dans les genêts et avançons doucement.

Tous deux se rejetèrent à droite. A l'endroit qu'ils venaient d'atteindre, la falaise bordait en ligne droite la mer, mais à cent pas en avant environ, un renflement subit du rocher formait une avancée qui dérobaient absolument la vue. D'où étaient les deux hommes, l'horizon était complètement borné par cette saillie, qui s'avancait comme un promontoire dans les airs. A droite, à la hauteur de ce promontoire, la falaise faisait un coude brusque : un rideau épais de genêts empêchait de suivre la ligne de ce coude. Il était évident que, ce rideau franchi, l'œil devait embrasser l'immense horizon de la haute mer ; mais du point où étaient arrivés Poulpadec et son ami, on ne voyait rien que la baie à gauche, les genêts à droite et le promontoire en face.

Sur ce promontoire, se dessinant sur le ciel empourpré, se dressait une silhouette. Cette silhouette était celle d'un homme de haute taille vu de dos. Cet homme, qui paraissait d'une maigreur extrême, avait des membres d'une longueur démesurée ; sa tête était garnie d'une forêt de cheveux qui flottaient au vent comme la chevelure des Euménides. Le torse était demi-nu, car la chemise de toile tannée qui eût dû le recouvrir tombait en lambeaux ; deux peaux de liques cousues ensemble formaient les bras. Les jambes et les pieds étaient nus comme les bras. Ce personnage se tenait immobile, la main gauche relevée et appuyée au-dessus des yeux comme pour les abriter des rayons du soleil, la droite éteignant le manche d'un colossal penbas dont l'extrémité était garnie d'un croc de fer comme les gaffes dont se servent les matelots.